

# L'AMI DE LA RELIGION

## DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, POLITIQUE ET COMMERCIAL.

12s. 6a. ANNÉE.

"Le tronc chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas."

ANNÉE. 12s. 6a.

BUREAU DE REDACTION, Rue Ste. Famille, No. 14.

QUEBEC, VENDREDI MATIN, 19 OCTOBRE, 1849.

BUREAU DE REDACTION, Rue Ste. Famille, No. 14.

### CORRESPONDANCE.

#### QUELQUES MOTS au Trépassé de l'Avenir, par UN VIVANT.

Ab uno, disce omnes.

Monsieur le défunt, Si vous n'étiez mort au pays où vous avez vécu, on vous demanderait votre nom, et, par l'histoire de votre vie, depuis la maison paternelle jusqu'au collège, depuis le collège jusqu'au temps où vous écrivez de si belles choses, on saurait à quoi s'en tenir sur la valeur personnelle de vos écrits. Oui, il suffirait de vous mettre en toutes lettres, une fois pour toutes, sur vos gazettes pour trancher contre vous et vos semblables les questions que vous soulevez si impunément. Mais impossible, vous êtes mort, et il faut paix et respect aux morts, quelque peu dignes qu'ils en soient quelquefois. Cependant, sans manquer à cette paix et à ce respect, on peut toujours bien dire que vous êtes mort : vous le dites vous-même, vous signez même du pays des morts. Or, tout mort, avant de mourir, est vivant. Qui vit fait du bruit. Ce bruit intéresse ou incommode plus ou moins les voisins, la paroisse, le pays peut-être. Voyons donc, s'il n'y aurait pas moyen, sans votre paix et votre respect, de revenir à ce que je croyais impossible d'abord. En effet si votre bruit sur la terre est incommodé, et que les effets s'en fassent sentir, celle-ci a droit de vous en demander compte, tout mort que vous êtes. En bon avocat et en bon catholique vous ne pouvez nier cela. Comme avocat, vous savez que c'est là une de ces actions qui suit la personne partout, même jusqu'en purgatoire, surtout quand on n'y est, comme vous, que par fantaisie. Comme catholique, vous savez encore qu'on ne va pas en purgatoire pour jouir de ses vertus, mais bien pour purger définitivement ses vices. Or, sur votre parole, vous êtes au purgatoire : restez-y donc jusqu'à parfait levement de vos méfaits, mais laissez-nous occuper des suites que ces méfaits ont laissés ici après votre disparition du globe. Et d'abord, quel intérêt plus la curiosité que votre nom ? *Trépassé*, ne veut rien dire pour les vivants. Ça les effraie, comme vous dites, et voilà tout. Mais qu'on leur donne un nom connu, célèbre, resonnant comme le vôtre jadis, non qu'ils ont droit d'avoir, et qu'ils prendraient malgré vous, si vous refusiez après la mort ce que vous accordiez *gratis* pendant la vie ; alors, votre mémoire ne peut qu'y gagner si elle mérite louange. Si elle doit en souffrir, la justice, cette grande vertu qui vous retient et achève de vous instruire, dans le bien inexorable où vous êtes, réclame que vous sacrifiez enfin vos mauvaises habitudes à son égard. Vous l'avez tant et si bien malmenée depuis quelque temps, cette pauvre justice, que vous ne pouvez trouver mauvais qu'elle ait son tour enfin. Eh bien ! donc, votre nom, dit le pays que vous habitez ci-devant, et où vous avez laissé le droit, bon ou mauvais, comme nous allons voir, qu'on s'en occupe, est tout simplement quelque chose comme vous le saurez quand vous aurez lu cet article.

Bien et chrétiennement élevé, j'aime à croire, au fond d'un certain lieu reculé aux extrémités de la Province vous vintez, bambin tout émerveillé, jusqu'à un autre plus propre au grand jour, chez un oncle aisé, désireux sans doute de mettre à profit vos talents et votre étoile, car, impossible de ne pas croire que vous ne fussiez pour le moins espérans alors, puisque vous l'êtes encore, tout mort que vous êtes.

Vous vintez au collège, j'y étais, je ne fus pas présent à vos débuts ; vous pouviez comme les autres ; ce n'était pas le tems de fixer l'espoir et d'anticiper l'avenir. Je vous joignais, vous étiez dans vos classes avancées. Heureusement, je ne dus point avoir de rapports avec vous, ou du moins que d'assez rares. Dieu m'en garda, car vous n'êtes pas sans vous rappeler de quelques épithètes plus au moins saugrenues vous honoriez non seulement ceux de vos condisciples les plus indépendants à votre égard, mais même vos régents quand ils se croyaient tenus de vous contrarier pour le maintien de l'ordre, ou pour tout autre devoir. Vous vécûtes donc passablement heurté au séminaire. Vos goûts, votre indépendance, votre haine précocée contre la tyrannie, n'étaient pas toujours à leur aise. Aussi vous poussâtes, tant bien que mal, jusqu'à la classe de logique, où il fallut amarrer, comme vous savez, attendu que la chose était pour vous trop aride, et que ça n'avait point de bon sens. Ce qui fut dit fut fait. Vous sortîtes du collège sans logique. Rien ne prouve que vous ayez repris depuis cette lacune. Au contraire, la suite de votre vie que vous vous hâtes de rendre publique, prouva le vide malheureux que vous avez laissé dans votre éducation. Vide d'autant plus regrettable que chaque personne a son faible, et que le vôtre, que vous prétendez couvrir, il est vrai, par le génie poétique, était le manque évident de jugement. Ce fut à vous un grand tort, car l'art souvent, vous savez, refait presque la nature. Bon cœur, du reste, comme aujourd'hui, malgré vos faux airs de sérocité de langage et d'allure. C'est de votre tête qu'il faut parler, puisque elle est seule coupable. Cette pauvre tête, sans guide dans ses opérations, sans exercice aucun dans l'art et le besoin de penser, sans maturité naturelle comme sans secours artificiel pour hâter du moins cette maturité, que fit-elle au sortir du collège ? A son entrée dans le monde, sur ce théâtre de sagesse et de folie, de crimes et de vertus, où il faut tant de jugement et de raison, de conscience et de principes, même surhumains, pour se guider et se soutenir, que fit-elle... Elle fit du réchauffé, comme plus tard et comme toujours. Possédée, comme toutes les têtes sans poids, de la passion de paraître, n'importe à quel prix, elle s'évertua d'abord à recourir ses thèmes latins du collège. Vous et retouchés de tout en tout, ils émerveillèrent les lecteurs du ci-devant *Populaire*. Rien là que d'innocent, et même que de louable, si vous tenant dans les bornes du permis et du régulier, vous vouliez continuer en plein monde ce que vous eussiez dû faire dans vos classes. Mais impossible : vous aviez rejeté le joug de la logique, ce n'était pas apparemment pour le reprendre sitôt. Aussi, votre esprit, impatient même des règles harmoniques de la langue de Cicéron, se rua sans pitié sur celle de Racine et de Bossuet. Vous n'étiez, certes, ni l'un ni l'autre de ces génies : cependant, durant quelques années, les journaux du pays avaient peine à fournir le champ à vos élans poétiques et autres. Vous débutâtes, vous-vous révélâtes, comme on dit, dans ce genre nouveau, par une ou quelques épitres sentimentales, écrites du fond de votre lieu natal, où vous étiez allé revoir vos vieux et respectés Pénates. Car alors votre cœur était à ses beaux jours de candeur et de justice, qui ne vous permettaient point d'illusion, d'ignorance, ou de malice sur tout ce qui est honnête, beau, juste, chrétien. A qui écriviez-vous ces lettres, estimables par le style et souvent par le fond ? à un jeune prêtre, votre ami de col-

lège et votre confident respecté dans le tourbillon du monde. Le prêtre, vous le saviez alors, était l'homme le plus digne de comprendre et de recueillir les sentiments les plus purs de votre cœur, les pensées les plus intimes de votre âme. Le prêtre et l'ami, en effet, quelle sainte union ! quelle garantie puissante ! quel réservoir fidèle pour le trop plein du cœur. Voilà ce que vous compreniez alors. Mais aujourd'hui, ce même prêtre, qui a vieilli un peu comme vous, que reçoit-il de votre plume et de vos souvenirs ? Nommément, vous en avez fait le plaçon d'une distribue particulière. Est-ce là de la logique ? Car, pour le cœur et la conscience, vous savez bien, au fond, que ce prêtre et les autres ne sont point ce que vous en dites. Vous teignez qu'ils ont changé, vous croyez presque à ce changement tant vous vous apercevez par de l'esprit d'erreur où votre défaut de logique, vous a placés. Non, cessez d'être caméléon, et vous cesserez bien vite de voir partout des canotéons.

Après ces lettres virginales, fruits précoces et assez heureux de votre esprit naissant, vous-vous crûtes bien vite appelé à un essor plus hardi, vous devîntes tout de bon poète. Quels étaient vos titres ? A en juger par le fond et la solidité de vos idées, vos titres étaient nuls. A ne considérer que la forme, il est fort permis de se montrer plus indulgent, et de vous recorder une facilité de style qui touche de près, vous le savez, à la stérilité. Vous parlâtes donc à tort, et à travers : si bien, que de peur de manquer votre coup vous prîtes le talent éminent de certaines femmes, et vous vous nommâtes publiquement *Marie-Louise*. Ce fut votre plus beau tems. Adonis, toutes les belles que vous chantiez, vous adoraient. Tous les soupirs érotiques, toutes les pensées fines, tous les beaux riens que vous roucouliez faisaient fureur et vous ménageaient partout une cour plénière.

Hélas ! qu'est devenu ce tems, ce si heureux tems où... s'honorait du nom de saintant ?

Car, au lieu d'étudier votre profession d'avocat, vous passiez vos jours à limer vos romances, comme ont fait jusqu'ici, à part quelques nuances de caractères, la plupart de vos confrères en indépendance totale. Est-ce là encore de la logique ? Et non. Mais il y a pis. Pendant que pour nourrir chez vous le talent poétique ou littéraire, vous aspiriez à grander doses les vers dorés et nuageux du divin Lamartine, vous étiez loin de croire, dans le principe qu'au fond de cette ambrosie l'aspic avait déposé son venin, venin raché, affaibli par les charmes de la parole et le sentimental fausement pieux qu'elle recèle. Vous bêtes à longs traits, vous-vous enivrâtes : si bien que vous restâtes mort-ivre. Et voilà pourquoi, aujourd'hui vous vous croyez en purgatoire, tant ce bas monde vous a paru maussade sous l'effet magique du célèbre enchanteur qui vous a tourné la tête. Vous n'êtes pas le seul. Lui-même, le divin Lamartine a vu flétrir ses plus beaux jours dans sa nouvelle carrière, la politique, par ce sanglant sarcasme, *tête de poète* ! Et en effet, c'est tout ce qu'il est permis de dire à un bon cœur abusé par des plans imaginaires et gigantesques.

Les vôtres, cher défunt, ne sont pas tout à fait si bénins. Lamartine, quoique nullement catholique par l'orthodoxie des principes, l'est naturellement de cœur, à l'état le plus vague, il est vrai, mais il ne veut de société que par la religion, la paix, la charité universelle, c. a. d. catholique. Vous, brave habitant du purgatoire, avant de partir d'ici vous avez guerroyé la religion, ses partisans, ses lois et ses prêtres. Vous avez enseigné la discorde parmi vos

concitoyens ; vous les avez invités au parjure envers l'ordre qui les régit. Et non contents de ce rôle impie et funeste, qui a occupé la plus belle partie de votre vie, voilà que, rendu au purgatoire, vous continuez de là votre campagne avec un redoublement de fureur ou de folie qui ne se comprend guères en un lieu si voisin de l'Eternelle Sainteté et Charité. Est-ce là encore de la logique ? Et non, pas plus que ci-devant. On repasserait tous vos faits et gestes depuis que vous avez déclaré que l'art si utile de conduire sa tête, n'avait point de bon sens, qu'on trouverait partout contre vous matière à condamnation. Mais, en ne restant que dans les traits principaux du décaus de votre conduite publique, voici ce qu'il reste à dire.

Quand vous eûtes passé le tems des amours, et que vous crûtes devoir vous donner à la vie sérieuse, que vous inspirâtes encore votre tête ? Avec une éducation finie, c'est-à-dire complétée et garantie par un cours pratique et régulier de logique, si vous aviez eula patience de faire comme les autres, il ne serait pas honnête de vous faire une pareille question. On se dirait : " Ce Monsieur, comme tout esprit sensé qui sort du collège et de l'adolescence, a dû mettre en pratique, dès son entrée dans le monde, les avis et les leçons dont on l'a muni si longtemps. Au lieu donc de chercher, comme tant d'autres, à conduire la société, à instruire, à dominer, il s'est étudié à connaître, dans le silence et à l'écart, l'esprit de cette Société, ses besoins, ses intérêts, sa vie enfin religieuse et politique. Non seulement il a dû étudier finis, à part soi, mais il a consulté les anciens et les habiles pour voir si ses propres études concordaient aux vues et à l'expérience de ces hommes. Alors tout était fait selon la logique et la conscience pour garantir à ce jeune homme une carrière éclairée. Et si, à ses études privées et sociales, il joignait le don du talent et l'esprit de dévouement, alors la société acquiescrait en lui un membre précieux." Est-ce la votre histoire, pauvre *Trépassé* ? Voyons ; Quand vous eûtes enterré l'amour, vint la politique n'est-ce pas, ce mal endémique à la plupart des jeunes candidats de nos professions libérales. Lamartine, il est vrai, votre divin modèle, en faisant autant quoique à un âge et avec un esprit bien supérieurs aux vôtres. Vous laissâtes donc Apollon et les neuf sœurs et Cythère et le Dieu aveugle ; vous laissâtes l'étude sérieuse de votre profession pour les tréteaux et la tribune politiques. Dans cette nouvelle carrière, commencée avant le tems, comme la précédente, quels étaient encore vos titres ? Certes, il en faut des titres pour cette science quand on ne comprend bien l'importance et la portée ! Autrefois, la politique telle qu'on l'entend aujourd'hui, n'existait pas : elle était donc loin d'être même une science. Mais puisque par des raisons qu'on ne peut développer ici, la politique existe, et même l'état de science où tout le monde a le droit de mettre son grain de sel, il n'en est pas moins vrai que si l'on veut que le régime politique ne soit pas trop salé, et partout insupportable, il faut bien que tous et chacun des instrumentateurs y mettent un peu de discrétion : c. a. d. ces conditions d'âge, de jugement, d'études de spécialité que le bon sens et la nature des choses réclament en toute affaire importante. Ainsi, eussiez-vous été auparavant poète comme Lamartine, vous pourriez vous douter que la poésie est souvent le tombeau de la politique, et vice versa. Mais, indépendamment de toute étoile poétique,

suffit-il donc à un jeune homme qui sort des bancs du collège pour flâner, très-souvent, dans l'office d'un patron, de posséder un certain verbiage, une réputation hâtée de talent, un amour désordonné de se produire, un audace proportionnée à cet amour, pour qu'il lui soit permis, de parole et d'action, de diriger les affaires publiques ? Dans un siècle, où sous le couvert de la politique, on remue le monde jusque dans ses entrailles, où les plus fiers génies reculent d'incertitude et même d'épouvante, où les bases éternelles de toute société sont mises en problème par l'anarchie des doctrines ; où les plus grands mois peuvent retomber sur les peuples, à l'occasion souvent d'un rien, si ce rien est grossi méchamment par cet esprit même d'anarchie morale : un jeune homme occupé de ses études professionnelles, ou de littérature légère, ou de fantaisie complète, servira de pilote dans le vaisseau agité de l'Etat ! Allons donc ! Lui qui n'a jamais eu le tems, ni le goût peut-être, de penser, surtout s'il a eu pour maxime de croire que la logique n'avait pas de bon sens ; ce jeune homme tant doué de talent que vous voudrez, inventera-t-il ce que l'expérience seule peut donner ? ce que la réflexion seule peut enseigner ? Lui, novice en tout, même en ce qu'il a le plus appris et ce qu'il croit le mieux savoir puisqu'il lui manque ce savoir faire pratique qui est la pierre de touche où une théorie échoue ou réussit : lui qui, apparaissant tout neuf sur une nouvelle scène où les plus éclairés, les plus vertueux, ont souvent bronché, où péri tout-à-fait, comment, dès l'abord, ce jeune homme peut-il croire se suffire à lui-même et à un tout pays qui ne l'attendait point, et qui, dans l'état où il se présente, n'a nul besoin de lui ? Je vous le demande que peut faire, par exemple, ce jeune romancier, cet adolescent flâneur, occupé de belles et de chansons, de cigares et de musique, de persiflage et de vanité, qui peut faire, dis-je, pour le bien réel de son pays cet illustre citoyen ? Et pourtant, pour ne pas trop s'appesantir sur cette plaie du tems, quoi de plus commun de par le monde, aujourd'hui, que le gouvernement de la société par les jeunes gens. Depuis février 1848, l'Europe a vu ses divers Etats bouleversés par des étudiants, des flâneurs, de vingt-ans, des aspirants aux professions, des badauds ou de jeunes hommes déjà engagés dans les professions. D'où est venu ce renversement ? Certes, de bien des causes ; parmi lesquelles on peut sans crainte citer celle-ci. Trop de maximes fausses circulent à l'usage de la jeunesse comme à l'égard des autres classes d'une société qu'on veut régénérer : par exemple la maxime suivante, aussi fausse en raison qu'en histoire, " Tout ce qu'il y a de grand a été fait par les jeunes gens." Trop tôt on parle aux jeunes gens d'un talent souvent ingénieux. Trop peu, on ne met à côté de ce talent, vrai ou faux, l'antidote inséparable qui en ferait un bien précieux ; c. a. d. la modestie qui lui prescrit d'abord de croître à l'ombre, le ferait murir plus tard aux yeux du grand jour, et par là donnerait à tems les plus beaux, les plus heureux fruits. Ce serait là de la logique, comme il y en avait autrefois, et comme il en a encore quelque part, malgré le scandale de l'entraînement. Ce serait de l'ordre, comme il y en avait autrefois, alors que les âges, les conditions, les talents et les vertus, n'étaient pas, comme aujourd'hui, à l'état de guerre et de chaos. Ce serait surtout de la religion, mère de tout ordre et de toute logique, qui dans son auteur et son type incarné le